

premier fauteuil qui passe à vide ; il vous amène lentement et successivement devant un comptoir où vous trouvez des plats dans l'ordre accoutumé. Sans bouger de place, vous prenez ce qu'il vous faut et le disposez sur le *bras-table* de votre siège. Si l'on n'a pas fini au premier tour (4 minutes), on en fait un second. A la sortie, se trouve la caisse ; vous vous levez, payez, et vous en allez, peut-être avec l'estomac lourd, mais avec la conscience légère : vous avez gagné du temps !

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

---

## UN VAINCU DE BAYLEN

### Grégoire de Lostende

Un général qui ne s'était jusqu'alors signalé que par son courage et ses talents militaires, qui avait contribué par une manœuvre décisive à la victoire de Friedland, et que Napoléon, ce jour-là, décora, sur le champ de bataille, du grand cordon de la Légion d'honneur, le général Pierre Dupont, le 22 juillet 1808, après s'être laissé envelopper par les Espagnols, signa avec leur chef, Castagnos, une capitulation, qui, malgré les excuses qu'il essaya plus tard d'invoquer, pèse encore sur sa mémoire.

Dans cette lutte, où leur orgueil national subit de dures atteintes et où leur indépendance était en jeu, les Espagnols avaient apporté une âpreté extraordinaire. Les vaincus de Baylen ne s'en aperçurent que trop. Partout où ils passaient, après cette humiliante défaite, la foule, une foule exaspérée, s'ameutait autour d'eux. Hommes, femmes, enfants, les accablaient d'injures, les frappaient, leur jetaient des pierres, leur crachaient au visage.

Jamais vainqueurs ne respectèrent moins des ennemis désarmés. Pour éviter ces manifestations haineuses, qui, à chaque instant, menaçaient d'aller jusqu'au meurtre, les débris de l'armée de Dupont, les frères, les compagnons, de ceux qui avaient conquis l'Europe, étonné le monde, étaient obligés, fuyards traqués par des bandes féroces, d'éviter villes et villages, et de camper en plein air.

Vers la fin du mois de novembre 1808, un grand nombre de prisonniers — prisonniers malgré les clauses formelles de la capitulation — furent dirigés sur Cadix et, bientôt après, transportés, sans vivres, sans vêtements, sur deux pontons ancrés dans le port.

Huit ou neuf cents officiers, épuisés par la fatigue, par les douleurs, avaient été séparés des soldats — auxquels on donna comme prison le ponton *le Terrible* — et conduits sur *la Vieille-Castille*, où ils ne tardèrent pas à être soumis aux plus durs traitements. A leur arrivée, d'autres

prisonniers, déjà enfermés dans le ponton, les avaient accueillis avec les cris : « Du pain ! de l'eau ! » Et, en effet, ce dont ils souffrirent le plus, dans ces bagnes flottants, ce fut de la faim et de la soif.

Un peu de paille jetée sur l'entrepont et renouvelée rarement leur servait de lit dans la saison la plus froide de l'année. La ration, dans les premiers temps, était d'une livre de pain et d'une livre de viande par jour. Plus tard, lorsque les haines s'apaisèrent, — car tout s'apaise, même la haine, — le sort de ces malheureux s'améliora un peu. Mais la mortalité ne cessa jamais de sévir avec une grande intensité.

Au début, pour simplifier, on s'était contenté de jeter les cadavres par-dessus bord. C'était bien suffisant pour des ennemis, pour des Français. Les habitants de Cadix, inspirés non par un sentiment de pitié mais par des préoccupations d'hygiène, réclamèrent l'ensevelissement des morts. Chaque jour, une chaloupe, qu'on appelait *la barque des trépassés*, vint prendre les corps qu'on ensevelissait à la hâte dans un cimetière voisin.

Fréquents furent les suicides, causés tantôt par la maladie, l'excès des souffrances, tantôt par la nostalgie de la patrie, par le souvenir obsédant et mélancolique de ceux qu'on n'espérait plus revoir :

« Un jeune officier, raconte un des prisonniers qui survécut à ces horribles épreuves, un jeune officier, héritier d'une des plus grandes fortunes de France, gisait malade sur un lit de paille pourrie et rongé de la vermine. Un jour, le désespoir le prit. Il rampa sur le pont, monta avec la plus grande peine sur le bord du navire, chanta « O Richard ! ô mon roi ! » et, après un dernier adieu à ses camarades, se laisser tomber dans la mer. »

Les geôliers, autour des captifs, faisaient bonne garde. Il y eut cependant quelques évasions, très périlleuses, très rares. C'est une de ces évasions que je vais rappeler ici.

Le récit en a paru pour la première fois en 1827, dans une petite brochure quasi introuvable et qui a pour titre : *Évasion des pontons de Cadix d'un officier de l'armée du général Dupont*.

Cet officier, qui ne donne pas son nom dans la brochure en question, s'appelait Grégoire de Lostende. Il n'était en 1809 que sous-lieutenant. Il devint plus tard général.

Grégoire de Lostende avait été conduit sur *la Vieille-Castille* le 1<sup>er</sup> janvier 1809. Comme cadeau du jour de l'an, il pouvait espérer mieux. Atteint à la fin du mois de février par une maladie épidémique qui sévissait sur le ponton, il fut transporté, mourant, à l'hôpital de San Carlos, dans l'île de Léon. Il réussit à se rétablir et, aussitôt qu'il eut repris ses forces, il songea à s'évader.

Trois de ses camarades, Boudet, Kesnel, aspirant de marine, et le chirurgien de marine Erme-line, étaient décidés à suivre sa bonne ou sa mauvaise fortune. Ils commencèrent par se procurer

une redingote et un chapeau, qu'ils enfermèrent dans un petit baril qui devait faire le voyage — un voyage par mer — avec eux.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1809, à onze heures du soir, lestés d'une bouteille de rhum et munis d'un peu d'argent, ils se glissèrent sans bruit par un sabord et se mirent à la nage, traînant derrière eux leur baril. Diverses circonstances les obligèrent à faire en deux fois la traversée. Enfin, après s'être procuré sur une goélette marchande à l'ancre dans le port des costumes de matelots anglais, ils abordèrent près du fort du Puntalès.

A Cadix, ils furent obligés de séjourner un mois et demi. Heureusement pour eux, des personnes charitables et d'autres, dont ils payèrent à beaux deniers comptants les bons offices, leur procurèrent un abri, mais ils avaient grand intérêt à ne pas s'attarder sur le territoire espagnol.

Un certain dom Pedro Tanto, qui était un brave homme et qui s'intéressait à eux, quoiqu'ils fussent français, leur procura un bateau de pêche qui devait les conduire à Tanger.

Le 25 août, à la pointe du jour, ils s'embarquèrent, subirent sans encombre l'examen des canoniers de garde, et prirent la pleine mer. Ils étaient sauvés ou bien près de l'être.

Vers onze heures du soir, ils abordèrent sur la côte marocaine. « Nos bateliers, écrit dans sa relation Grégoire de Lostende, s'éloignèrent de Tanger en doublant un cap ; et, à onze heures, nous sautâmes, Boudet et moi (Kesnel et Ermeline avaient suivi un autre itinéraire), sur un rocher du rivage, munis d'un pain et d'une cruche d'eau. La barque repartit aussitôt. La nuit était superbe. Pleins d'espérance, nous nous endormîmes sur une petite pelouse, bercés par des rêves agréables jusqu'au lendemain. »

Tout danger cependant n'était pas passé. Les Marocains allaient ménager à nos deux naufragés un accueil peu amical.

A peine, réconfortés par un repos bien gagné, Grégoire de Lostende et son compagnon s'étaient-ils remis en marche, qu'ils virent accourir à leur rencontre, d'un village voisin situé sur une hauteur, quelques naturels du pays, armés de fusils et de poignards. L'entrevue manqua complètement de cordialité, du moins de la part des Marocains, les deux évadés furent conduits jusqu'au village, et où on les garda à vue sur une aire à battre le blé.

Ils commençaient à se sentir très peu rassurés, lorsque le consul de France à Tanger, M. d'Ornano, informé de leur triste situation, vint les reconnaître, et leur fit donner des vivres dont ils avaient grand besoin.

Pendant un an, ils séjournèrent à Tanger, attendant impatiemment que les victoires de nos soldats en Andalousie leur permettent de traverser l'Espagne, pour revenir en France.

Un jour, qu'ils se promenaient dans les environs de la ville, un bruit sourd, un bruit lointain, arriva

jusqu'à eux. C'était la canonnade qui annonçait l'arrivée de nos troupes devant Cadix. Ils se hâtèrent d'aller en répandre la nouvelle et bientôt toute la côte se couvrit de Français, qui, pleins de joie et d'angoisse, les yeux tournés vers l'Espagne, suivaient de loin les péripéties du combat.

Peu de temps après, le 25 janvier 1810, un brick sur lequel s'étaient embarqués Grégoire de Los-



Le général Dupont (1765-1840).

tende et Boudet, longeait la côte espagnole, à la hauteur du petit port de Conil ; à 5 lieues au sud de Cadix, un berger, debout sur un rocher du rivage, regardait passer le brick. On lui demanda s'il était possible de relâcher à Conil : « Gardez-vous-en bien, répondit-il, ces coquins de Français y sont entrés avant-hier. »

Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable aux deux évadés. Quelques heures plus tard, ils entraient à pleine voile dans le port et ils y trouvaient un détachement de dragons. Ce fut le dernier épisode et le plus heureux de leurs dramatiques aventures.

HENRI D'ALMERAS,

---

#### PROVERBES D'AUTREFOIS

*Besoing ne gairde que il jet.*

Le besoigneux ne considère que le nécessaire.

De même que le superflu est l'ambition du riche, le nécessaire est le besoin du pauvre.

D<sup>r</sup> H. COULON.